

Séance académique délocalisée au château Reinach

La Motte-Servolex - 12 avril 2025

Communication de M. Jean-Olivier Viout, président honoraire de l'Académie

Camille Costa de Beauregard à La Motte-Servolex

La béatification de Camille Costa de Beauregard offre l'occasion de rappeler le cadre de sa jeunesse à la Motte- Servolex.

Ce cadre est le château Reinach, du nom de son dernier propriétaire privé. Les Costa de Beauregard n'en ont été les occupants que durant quatre-vingt ans, au XIX^e siècle. Car la famille Costa n'est pas une famille de vieille souche savoyarde.

D'origine génoise, les Costa ne viennent s'installer en Savoie qu'en 1625. En 1675, ils entreprennent la construction d'un hôtel particulier à Chambéry, celui dont on traverse la cour intérieure lorsque l'on emprunte le passage reliant la place Métropole à la rue Croix d'Or.

Cinq ans plus tard, en 1680, ils font l'acquisition en Chablais, sur le territoire de la commune de Chens-sur-Léman, du château et du domaine de Beauregard qui leur offrent l'usage du patronyme de Costa de Beauregard.

Le château de la Motte ne va entrer dans leurs possessions qu'au début du XIX^e siècle, à la faveur d'un mariage. Ce château avait été édifié à la fin du XVIII^e siècle par son propriétaire d'alors, le baron Nicolas Morand de Montfort. Mais celui-ci s'en dessaisit en 1809 en le vendant au marquis David Roch de Quinson qui en achève la construction.

Le marquis Roch de Quinson décède en décembre 1825 et son unique héritière est sa fille Elisabeth Roch de Quinson qui avait épousé en 1802 Victor Henri Costa de Beauregard. Ce dernier, dès 1813, avec l'accord de son beau-père, avait pris en main l'aménagement des abords de ce château en les transformant en un élégant parc.

Et c'est ainsi qu'à partir de 1825, ce château devient le château Costa de Beauregard.

Victor et son épouse Elisabeth auront six enfants dont l'ainé Pantaléon est destiné à être l'héritier du château. Celui-ci se marie le 12 mai 1834 avec Marthe-Augustine de Verac qui n'est autre que la petite-fille de la comtesse de Noailles, guillotinée durant la Révolution, à l'âge de 24 ans.

Le couple s'installe dès cette année 1834, au château de la Motte, aux côtés du père, Victor Costa, qui y finit ses jours deux ans plus tard, à l'âge de 63 ans.

Pantaléon et son épouse vont avoir onze enfants :

Albert, né en 1835, qui sera commandant des mobiles de Savoie, en 1870, député à l'assemblée nationale en 1871 et membre de l'Académie française

Josselin, né en 1836

Henri, né en 1838

Paul, né en 1839

Camille, le Bienheureux, né en 1841

Elisabeth, née en 1842 mais décédée à l'âge de 14 mois

François, né en 1844 mais décédé au bout de 48 jours

Félicie, née en 1845

Alix, née en 1847, qui entrera en religion,

Olivier, né en 1848, qui tombera au champ d'honneur à Sedan, en 1870

Enfin *Marie-Antoinette*, née en 1850 qui décédera à l'âge de 25 ans

Cette abondante fratrie va animer ce château de La Motte- Servolex, imposante bâtisse formée d'un corps central encadré de deux massifs carrés, l'ensemble percé de 59 fenêtres.

On y trouve au sous-sol, les caves et la cuisine, au rez-de-chaussée, le salon de réception précédé d'une galerie vitrée, la bibliothèque, une grande salle à manger et une plus petite réservée aux enfants. Au premier étage, dans le corps central, trois grandes chambres : deux réservées à la marquise, une réservée au Roi de Piémont-Sardaigne lorsqu'il séjourne au château, puis les pièces composant la suite du marquis et d'autres chambres d'amis.

Aux deuxième étage, les chambres et salles d'étude des enfants ainsi que la chambre de leur institutrice.

Au troisième étage, la lingerie et sept chambres pour les domestiques. Au quatrième, sous les combles, huit autres pièces faisant office de chambres et d'espaces de rangement.

L'énorme bâtiment s'avérant inchauffable l'hiver, la famille quitte les lieux aux premiers froids, pour venir passer l'hiver à Chambéry, dans deux étages loués dans l'immeuble du 14 de la rue Royale (aujourd'hui rue Jean-Pierre Veyrat).

C'est ainsi que lorsqu'elle met au monde Camille, le 17 février 1841, à 6 heures du matin, la marquise Costa se trouve avec le reste de sa famille dans cette villégiature des mois de froidure et que l'enfant est chambérien, baptisé le lendemain à l'église Notre-Dame.

Dès le retour du printemps, la famille regagne le château de La Motte.

Quelles vont être les premières années du jeune Camille ? A l'instar de ses quatre frères aînés, le jeune Camille est élevé à la dure.

Cette prime enfance est marquée par la faible présence du père, Pantaléon Costa, absorbé par les fonctions importantes qu'il occupe. Celui-ci avait débuté sa carrière, en 1827, à l'âge de 21 ans, comme sous-lieutenant au régiment de cavalerie de Piémont-Royal, avant d'être élevé au rang de second puis premier écuyer du roi de Piémont-Sardaigne Charles Albert. D'où l'obligation de fréquents déplacements de Timoléon à la cour de Turin.

Et un témoignage familial nous apprend que lorsque le père est présent au château c'est bien souvent pour se claquemurer dans sa bibliothèque et se livrer à ses travaux d'érudition qui le conduiront plus tard à être porté à la présidence de l'Académie de Savoie. Ce témoignage est éclairant : *« Nul n'osait le déranger quand il s'enfermait dans son admirable bibliothèque... les enfants, chaque année plus nombreux, devaient faire taire leurs jeux toujours trouvés trop bruyants et mettre une sourdine aux gaités de leur âge. »*

C'était avec l'appréhension d'arriver mal à propos que la petite bande s'acheminait chaque matin vers la bibliothèque où le marquis travaillait dès l'aube (...) Deux écriteaux se succédaient à la porte. Sur l'un, on lisait Assuerus. Cela voulait dire que, comme Esther, les enfants devaient attendre l'ordre pour pénétrer. Sur l'autre le mot Papa qui était l'appel du père de famille qui toujours un peu solennel, recevait cependant petits et grands avec tendresse... »

Au quotidien, les enfants sont donc essentiellement élevés par la mère. Et cette mère ne faisant pas dans la douceur, la prime jeunesse de Camille ne va pas être ouatée !

Marquée par l'exécution de sa grand-mère sur l'échafaud en 1794 et par la mort de son père tué lors de la guerre d'indépendance de l'Amérique, la marquise Costa de

Beauregard ignore les plaisirs de la vie, elle qui écrira dans son livre d'heures : « *Mon Dieu, faites-moi la grâce de réserver toutes mes joies pour l'éternité* » .

Le témoignage familial déjà cité la décrit comme « *une femme admirable, chrétienne ardente, mais rigide, rude même, qui considérait que l'éducation était surtout faite pour former ses enfants à se priver des aises et des satisfactions de la vie* »

Alors Camille, comme ses frères, va être élevé avec rigueur. Au deuxième étage du château, les chambres des enfants ont des allures de cellules monastiques : entièrement carrelées, elle n'ont pour tout mobilier que les lits et les pupitres de travail.

Lever aux aurores, exercices religieux dans la chapelle édifée au cœur du parc, discipline de fer, « *au point d'étonner les personnes de service* » dira plus tard le neveu de Camille, Ernest Costa..... repas frugaux qui conduisent Camille à solliciter souvent l'autorisation d'aller jouer avec les enfants de la ferme du domaine qui lui donnent à la dérobee un morceau de pain noir qu'il s'empresse de déguster.

Quant à l'habillement des enfants, il se compose de vêtements en toile rêche dépourvus de toute élégance. Seule exception, les jours où le roi Charles Albert vient séjourner au château, car le roi est un proche du père Pantaléon ; il est le parrain d'Albert l'ainé des enfants. Ces jours-là seulement, les enfants sont autorisés à se vêtir d'habits de ville qu'ils rangent aussitôt le visiteur parti.

Camille confessera lui-même « *Nous n'étions pas gâtés. Je recevais pour mes étrennes un paquet de ficelles de Lyon* »

Un jour Camille vient vers sa mère, et se confie : « *Je m'ennuie, je ne suis pas heureux maman. Et qui t'a dit, répond-elle, que nous sommes en ce monde pour être heureux ?* »

Et pourtant la marquise Costa de Beauregard n'est pas une mauvaise mère, elle qui, toute sa vie durant, pourvoira sur ses fonds propres, aux besoins financiers des institutions caritatives dont son fils Camille et sa fille Alix auront la charge. Car charité et altruisme ne sont pas de vains mots chez les Costa.

C'est à l'âge de cinq ans, en 1846, que Camille rejoint ses frères aînés aux pupitres des bureaux de bois sur lesquels il va entamer son apprentissage de l'écriture et de la lecture. Leur maître, Ferdinand Favre, est un pieux abbé originaire du Chablais qui est devenu prêtre grâce aux libéralités des chatelains de Beauregard. Il est entré à leur service et s'est vu confier par le père Timoléon, l'apprentissage du savoir de ses garçons.

Le témoignage déjà cité nous apprend que « *deux moyens lui servaient pour se faire obéir : récompenser ses élèves par des distinctions guerrières ou bien les punir selon les systèmes d'antan, en maniant une verge qu'il brandissait avec la gravité d'un exécuteur de hautes œuvres.*

Quiconque se distinguait par ses victoires, comme disait l'abbé, était armé chevalier et recevait de magnifiques éperons que le saint homme découpait dans une feuille de papier doré. Mais quand le châtiment s'imposait, le délinquant devait d'abord baiser la "benedetta verga" qui lui ferait expier son forfait. L'abbé, de cette façon, était sûr de frapper sans colère. Et fort scrupuleux, il tremblait toujours d'avoir à se reprocher quelque impatience. »

Mais les enfants n'en portent pas moins une affection pour ce précepteur. « *Tout en l'aimant tendrement (ils) ne lui ménageaient pas des mauvais tours. Tantôt c'était des grenouilles qu'il trouvait dans son lit, des oiseaux dans ses tiroirs, des mannequins qui se dressaient sur son passage...Le pauvre abbé était si bon, si attaché aux enfants qu'il feignait des étonnements et des désespoirs qu'il n'éprouvait pas, mais qui ravissaient ses impitoyables élèves. Il faut avouer que les enfants n'avaient pas beaucoup d'autres plaisirs. »*

Mais l'abbé Favre va bientôt quitter le château pour occuper d'autres fonctions et, en avril 1848, Camille alors âgé de sept ans, est confié au pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes de la Motte Servolex.

Ce pensionnat est installé au centre du village, à proximité de l'église, dans l'ancien château de Fernand Costa de Beauregard, un oncle du marquis Pantaléon, qui l'avait vendu aux Frères au prix de 50.000 francs. Pantaléon avait généreusement pris en charge 20.000 francs, pour alléger la bourse des frères des écoles chrétiennes, à charge pour eux d'y créer une école communale et un internat.

Lorsque le jeune Camille est accueilli au pensionnat, en ce printemps 1848, les frères sont aux petits soins pour le fils de leur bienfaiteur. « *Monsieur le marquis, nous pourrions servir à votre fils du café au lait le matin au lieu de la soupe et lui fournir un matelas au lieu d'une paille* » Mais Pantaléon Costa répond péremptoirement « *Non, qu'on le mette au régime commun* ».

Il est prévu qu'à l'instar de ses frères aînés, Camille rejoindra à Chambéry le collège des jésuites, lorsqu'il aura atteint l'âge de neuf. Il demeure donc pensionnat de la Motte jusqu'à la fin de l'année scolaire 1850.

Mais à la rentrée d'octobre 1850, Camille ne peut être inscrit au collège des jésuites de Chambéry, car ces religieux viennent d'être expulsés du Royaume de Piémont Sardaigne.

Qu'à cela ne tienne, Camille et ses frères sont envoyés au collège de Brugelette, en Belgique près de Mons, où ces religieux se sont retirés.

En ce lieu, le jeune Camille va rencontrer des fils de famille, des spécimens de la jeunesse dorée de France qui l'on a envoyés dans le célèbre établissement belge. Camille se coule dans cette ambiance aristocratique, car malgré son éducation rude, Camille est un garçon raffiné, qui ne dédaigne pas l'élégance.

C'est son neveu Ernest Costa qui a évoqué son arrivée au collège de Brugelette :
« *Sous un grand manteau bleu, plus élégant que sa mise ordinaire, et dont il était très fier, car le goût de l'élégance fut longtemps son péché mignon, le petit arrivant parut charmant. Sa physionomie espiègle et mutine, son allure, ses manières si distinguées lui valurent un vrai succès personnel. Du jour au lendemain, ses camarades raffolèrent de lui* ».

Mais les résultats scolaires ne sont guère au rendez-vous. Et c'est l'image d'un élève de belle éducation mais manifestant peu d'appétence pour les études que Camille Costa laisse à l'issue de quatre années passées dans ce sélect établissement.

En effet, à la suite de l'autorisation donnée aux jésuites de revenir en France, Camille, à la rentrée d'octobre 1854, est envoyé par son père au collège jésuite Saint-François Xavier de Vannes, où il est admis en classe de quatrième.

Le climat breton ne convient guère au jeune adolescent de 13 ans, car la fragilité de sa santé est une constante qui ne cessera d'imprimer sa vie toute entière. Au cours de l'année scolaire, il est victime d'une fièvre typhoïde doublée de pneumonie. Voici ce qu'en dit Camille « *Soit timidité, soit insouciance, je n'avais confié à personne les terribles malaises avant-coureurs de ma maladie...Je ne me rendis qu'à la dernière extrémité. Un matin, au réfectoire, les douleurs de tête furent telles que je dus les avouer et qu'il fallut me porter à l'infirmerie. A peine au lit, le délire se déclara...* »

La direction du collège s'affole et fait prévenir le père de Camille. Timoléon qui se trouve alors à Turin pour exercer son mandat de député de la Savoie, se jette dans la première diligence et rallie la Bretagne, en quatre jours et quatre nuits, redoutant le pire. A son arrivée, on le rassure : son fils n'est pas passé de vie à trépas même si l'on a frôlé l'issue fatale. Décision est alors prise de lui faire quitter le climat trop humide de la Bretagne.

Camille se revivifie au château de la Motte où il retrouve notamment ses deux sœurs cadettes, Félicie et Alix alors âgées de 10 ans et 7 ans.

Puis, toujours chez les jésuites, c'est au collège Sainte-Marie de Toulouse, dans un climat et sous un ciel méridional plus propices à sa santé, qu'il va être admis, à la rentrée d'octobre 1855. Il va y passer deux années en troisième et en seconde.

Comme les précédentes, ces deux années ne sont guère brillantes sur le plan scolaire. Sa santé ne l'est pas davantage A des accès de migraines et de nausées se surajoute le spleen de l'adolescent.

Les parents de Camille prennent la mesure de ce passage à vide et pensent y répondre par une décision importante : Camille ne repartira pas en internat, il demeurera en famille au château de la Motte et on lui fournira un précepteur pour achever ses études.

Camille a 16 ans en cette fin d'été 1857, lorsqu'il voit s'installer au château de la Motte celui qui dorénavant va être en charge de la poursuite de son enseignement. Il s'agit de l'abbé Claude François Chenal, âgé de 32 ans, originaire de Rumilly. *« De taille assez grande que sa longue soutane contribuait à souligner, porteur du rabat come tous les curés de France à cette époque, il montrait un visage avenant et ouvert, un regard clair sous un grand front aux cheveux peu fournis rejeté en arrière »*

Fin psychologue, l'abbé Chanal va patiemment entrer dans l'intimité de l'adolescent secret et maladif, respectant ses limites de concentration pour l'étude, ses périodes récurrentes de douleur et de fièvre, son besoin de plages d'isolement pour satisfaire son appétence pour la peinture et la lecture.

Et loin de le couper de toute relation avec le monde extérieur, il le laisse fréquenter des cercles de jeunes gens de son milieu où il brille par ses conversation

« Avec sa raie bien tracée au-dessus de l'œil gauche, ses cheveux noirs descendant au milieu du cou, son regard toujours expressif et teinté de mystère, il charmait tous ceux qui l'approchaient. Sa veste bien ajustée soulignant la finesse de sa taille, s'évasant vers le bas et laissant apparaître le col de sa chemise bien amidonnée et son nœud papillon bien visible...ses fines chaussettes rehaussées de petits talons dissimulés sous ses pantalons de flanelle lui avaient valu le surnom de "Beau chevalier".

Néanmoins Camille traverse une période de crise, notamment spirituelle : *« Je ne croyais plus à rien. Les prêtres même, me semblaient des imposteurs, qui n'attachaient aucune importance à leurs enseignements ».*

L'abbé Chenal ne brusque rien, il pressent que cette traversée du doute ne sera que passagère. Car l'abbé Chenal a découvert la générosité du cœur qui habite de l'adolescent.

Il est vrai que dès sa prime enfance, Camille avait été élevé dans le culte du secours aux plus pauvres. Le village de La Motte ne disposant pas d'hôpital, son père Timoléon en avait fait édifier un à ses frais, sur une parcelle du domaine du château. Très jeune, Camille et ses frères avaient pris l'habitude de venir régulièrement

visiter les malades qui y séjournèrent en leur apportant quelques douceurs prélevées sur leur goûter.

Devenu grand adolescent, Camille troquait régulièrement sa tenue de Beau Chevalier pour des vêtements modestes et se rendait dans les hameaux du village visiter les chaumières les plus pauvres. Ne disait-on pas qu'il s'était déposséder d'une épingle de cravate pour offrir le produit de sa vente à une famille dans le dénuement.

Voici également Camille occupant, tout comme ses frères Albert et Josselin, les fonctions de lieutenant de la compagnie des pompiers de La Motte qu'avait constituée le père Timoléon, après avoir payé de ses deniers l'acquisition d'une pompe dont était démunie la commune et recruté trente motterians vaillants et solides, entraînés chaque dimanche par un instructeur venant de Chambéry.

On lit dans le Courrier des Alpes du 17 juin 1863 : « *Le 12 juin 1863, le feu a éclaté à La Motte au village de Villard - Perron... Grâce à la pompe et aux pompiers du marquis, les premiers au feu, seule la maison de Jeanton ne put être préservée de l'incendie. On a vu ces messieurs Costa travailler comme de simples manœuvres et se hasarder sur les murailles embrasées avec une intrépidité qu'on aurait peine à croire si l'on était habitué à les voir se dévouer avec la plus grande abnégation. M. le marquis se multipliait pour être à la fois au ruisseau, à la maison incendiée, à la chaîne et pour encourager les travailleurs. Ses fils M.M. Albert, Josselin et Camille, tous trois chef des pompiers, suivaient son exemple ...* »

On place aussi à cette époque un épisode dont Camille a fait le récit plus tard à ses orphelins et qu'un d'eux, Albin Fiat, a rapporté

C'était un soir d'hiver à Paris. Il sortait avec ses parents d'une soirée mondaine et au moment où il s'apprêtait à monter dans le fiacre qui devait les reconduire, il avait été accosté par deux très jeunes mendiants en guenille, transis de froid qui lui avaient demandé l'aumône. Il les avait largement gratifiés mais sur le chemin du retour, lui chaudement emmitoufflé, il n'avait cessé de songer à ces enfants dont l'image l'avait accompagné tout au long de la nuit, le conduisant à rêver qu'il recueillait ceux-ci sous son toit et leur donnait un avenir qu'ils n'auraient jamais pu espérer.

Cette mauvaise conscience devant la misère d'autrui et ses échanges avec l'abbé Chenal vont contribuer à mettre fin à la période de doutes que vient de traverser Camille. Son goût pour l'étude est de retour et, en août 1863, il a 22 ans, le voici en mesure de passer et de réussir son examen de philosophie devant le cardinal Billet, archevêque de Chambéry, en personne. Dans le même temps, sa foi religieuse connaît un renouveau.

Ses études achevées, Camille pourrait envisager un avenir à la hauteur de son rang social. Il n'en sera rien. Au cours de cet été 1863, Camille si longtemps secret, en dehors de l'abbé Chenal, révèle à ses parents son intention d'embrasser la prêtrise et sollicite leur assentiment. On peut imaginer quel séisme cette annonce représente pour eux.

Sa mère intensément portée vers la religion acquiesce d'emblée avec enthousiasme. On rapportera que le père Pantaléon, si rude en apparence, ne put refréner des larmes, mais fit connaître à son fils qu'il n'entraverait pas sa vocation.

On connaît la suite : le séminaire à Rome, la nomination comme quatrième vicaire à la paroisse de la cathédrale de Chambéry, le choléra de 1867 et le recueil des premiers orphelins, la fondation de l'orphelinat du Bocage et sa constante expansion, la mort de Camille en 1910, en odeur de sainteté, son élévation au rang de vénérable, en 1991, par le pape Jean-Paul II, enfin sa béatification qui, le 17 mai 2025, va marquer l'histoire de Chambéry et de la Savoie.

Quant au château de La Motte, il sera échangé en 1890, par le frère aîné de Camille qui l'avait reçu en héritage, contre l'île de Port Cros, alors propriété d'un riche niçois, Fernand Noblet.

Ce dernier ne conservera le château que huit années. Par acte du 17 novembre 1898, il le vendra à Théodore Reinach lequel le cédera en 1936 au département de la Savoie.

Jean-Olivier Viout